

cherchant à tout prix à endiguer le pouvoir socialiste, le «péril rouge» à ses yeux, avait, à coup de centaines de milliers de florins, alimenté les caisses du parti libéral. Dans l'esprit de nombreux Néerlandais, Hans Wiegel passait pour le Messie libéral alors que ce dernier ne faisait que répéter ce que lui avait insufflé sa grande muse, Freddy Heineken. En 2001, Wiegel, alors membre de la Première chambre du Parlement néerlandais, devait d'ailleurs protester avec virulence contre les intentions du gouvernement de majorer de façon drastique les accises sur la bière.

Depuis les révélations de Wiegel, Freddy Heineken est devenu un peu plus que le «Néerlandais le plus célèbre après Johan Crujff». Des analystes politiques ont concocté une nouvelle définition traduisant à la fois l'irritation et l'admiration qu'inspire le magnat de la bière. Elle résume à merveille l'image que l'on se fait de lui outre-Moerdijk: «Freddy Heineken, vice-roi des Pays-Bas».

*Hans Vanacker  
(fr. U. Dewaele)*

## HISTOIRE

### **Le 700<sup>e</sup> anniversaire de la bataille des Éperons d'or: pourquoi la fête de la Communauté flamande se célèbre-t-elle le 11 juillet?**

La bataille des Éperons d'or qui, le 11 juillet 1302, fut livrée sur le *Groeningeveld* près de Courtrai, ne fut qu'un des nombreux affrontements militaires qui émaillèrent la guerre franco-flamande (1297-1320). Le conflit avait débuté le jour où Gui de Dampierre, comte de Flandre (1278-1305), rompit ses liens vassaliques avec Philippe IV le Bel, roi de France (1285-1314). À l'origine, il ne s'agissait donc que d'une guerre féodale opposant un suzerain à son vassal. Cependant, au cours des dernières décennies du XIII<sup>e</sup> siècle, divers autres conflits déchiraient la Flandre: troubles sociaux dans les villes, tensions entre le comte et les municipalités, conflits interurbains, querelles dynastiques entre les Dampierre (Flandre) et les Avesnes (Hainaut), rivalités entre le «parti anglais» et les tenants de la couronne française. Au début

du XIV<sup>e</sup> siècle, tous ces conflits se cristallisaient autour de l'antagonisme entre les *leliards*, monarchistes, et les *liebaards* ou *klawwaards*, partisans du comte de Flandre. Ni les *leliards* ni les *liebaards* constituaient un groupe stable, homogène sur le plan social, économique, culturel, féodal ou «national». Par ailleurs, on passait fréquemment d'un camp à l'autre, au gré des circonstances, en fonction de considérations matérielles ou opportunistes ou par peur de représailles. Le choix du parti était dicté par des motifs d'ordre politique, économique, matériel et social, non par une quelconque conscience identitaire ou par quelque sentiment flamand ou national que ce soit.

Bien que la bataille des Éperons d'or n'eût rien à voir avec l'émergence d'une identité nationale, l'événement finirait par s'imposer comme le symbole de l'identité flamande. Cela s'explique en premier lieu par l'issue de la bataille. Pour la première fois dans l'histoire de l'Europe occidentale, la piétaille triompha de la chevalerie. À sa grande honte, le corps d'élite français fut battu à plate couture par une armée de tisserands, drapiers et autres gens de métier. L'humiliation essuyée par les Français était des plus cruelles alors que la Flandre baignait dans l'euphorie. Provoquant un sursaut d'orgueil collectif, le conflit prit rapidement une dimension nationale. Ayant conduit au déclenchement des hostilités, les intérêts, souvent divergents, des diverses catégories sociales, furent rapidement mis au rancart au profit des antagonismes franco-flamands, de plus en plus mis en évidence. Peu à peu, on ne retiendrait plus que la lutte des Flamands coalisés contre la domination française et leur détermination à libérer la patrie. C'est cette version des faits qui fut couchée sur le parchemin par les historiens et qui prit ainsi l'allure de réalité historique. Alors que les historiographes de l'époque étaient parfaitement conscients du caractère féodal de la guerre, nourrie, entre autres, par des conflits sociaux, économiques et dynastiques, un moine de l'abbaye de Clairmarais rédigea, vers 1325, la

version populaire de la bataille des Éperons d'or: le 11 juillet 1302, une imposante armée de chevaliers français fut vaincue par une poignée de Flamands lesquels, au *Groeningekouter*, s'étaient battus pour la sauvegarde des lois et des libertés de leur pays. Depuis lors, cette donnée court comme un fil rouge à travers l'historiographie flamande et - ultérieurement - belge. La félonie des Français, d'une part, et le côté populaire et flamand de la bataille, d'autre part, furent de plus en plus mis en lumière. Des anecdotes populaires, transmises par la tradition orale, furent consignées par écrit et contribuèrent dans une mesure non négligeable à conférer à la bataille une portée nationale.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la bataille des Éperons d'or était devenue l'un des événements historiques les plus connus, de dimension mythique et éveillant des résonances profondes. Jan Breydel et Pieter de Coninck s'étaient imposés comme les figures de proue de l'histoire nationale flamande. Pendant la période d'annexion à la France et sous le règne de Guillaume I<sup>er</sup>, on se référerait volontiers à la bataille des Éperons d'or pour légitimer la lutte contre l'impérialisme français. Même après la proclamation de l'indépendance de la Belgique, on continuait à «se servir» de la bataille pour dénoncer les visées annexionnistes du puissant voisin français. Le jeune État belge faisait appel à l'historiographie nationale pour se légitimer tant auprès de ses propres citoyens



Couverture d'une BD de Bob de Moor consacrée à la bataille des Éperons d'or, NV Standaard Boekhandel, Anvers - Bruxelles - Gand - Louvain, s.d.

qu'à l'égard des autres États. On invoquait le passé en vue de justifier la nouvelle donne. Dans ce contexte, la bataille des Éperons d'or fournissait un argument de poids puisque, au cours des siècles précédents, l'accent avait déjà été mis sur la lutte «des Flamands» contre «les Français». Force est de constater que les histoires nationales produites au XIX<sup>e</sup> siècle ne disent pratiquement rien de la bataille des Éperons d'or en tant qu'événement historique alors qu'elles nous révèlent tout quant aux objectifs de leurs auteurs.

En publiant, en 1838, son roman historique *De leeuw van Vlaanderen* (Le lion de Flandre),

Hendrik Conscience ouvrit définitivement la voie à la canonisation du 11 juillet 1302. A partir de ce moment-là, la bataille des Éperons d'or devint le symbole par excellence de l'identité flamande. Hendrik Conscience donna à la bataille ses lettres de noblesse et contribua dans une très large mesure à la mythifier et à en faire l'un des symboles les plus importants du Mouvement flamand. Celui-ci adopta comme emblème l'arme des comtes de Flandre et comme hymne la chanson *De Vlaamse Leeuw*, composée en 1847 par Hippoliet van Peene et Karel Miry.

En 1973, le Conseil culturel de la Communauté néerlandophone, prédécesseur de l'actuel Parlement flamand, proclama le 11 juillet jour de fête de la Communauté flamande. Cette décision entérina ainsi la canonisation officielle de la bataille des Éperons d'or qui s'était déroulée sur le *Groeningeveld* près de Courtrai en 1302. Ce faisant, la Flandre choisit un événement très ancien, contrairement à la Communauté française qui, optant pour le 27 septembre, préféra faire référence à la Révolution belge de 1830. Le choix du 11 juillet comme jour de fête de la Communauté flamande se révéla donc «historiquement» incorrect. Il n'empêche que ce fut à l'évidence un choix logique et parfaitement explicable sur le plan historique.

*Véronique Lambert*  
(Tr. U. Desvaële)

À signaler:

V. LAMBERT, «Réalité et fiction: Les Flamands et la Bataille des Éperons d'or» dans: J. DIEUCLIN (éd.), *Actes du Colloque, 1<sup>re</sup> journée de la Coordination Universitaire pour l'Étude du Flamand*, 16 octobre 1998, Université Catholique de Lille, Lille, 1999, pp. 19-25.

J. TOLLEBLEK, «La Bataille des Éperons d'Or. Le culte de 1302 et la lutte flamande», dans: A. MORELLI, *Les Grands Mythes de l'Histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie*, Bruxelles, 1995, pp. 205-218.

### ◆ **Geel: plus de 700 ans de thérapie «séculaire»**

En Flandre, tout le monde connaît Geel, petite ville de la province d'Anvers. Cinq cent cinquante personnes atteintes d'un handicap mental ou souffrant d'affections neurologiques y vivent actuellement en toute liberté dans des familles d'accueil et dans la ville «modernisée», parmi les 33 000 habitants. Ces placements sont

supervisés par l'OPZ ou *Openbaar Psychiatrisch Ziekenhuis Geel* (Clinique psychiatrique publique de Geel). Les données chiffrées communiquées par l'institution se présentent comme suit pour les différentes catégories de malades: débilité mentale 42 %, schizophrénie et affections psychotiques 21,9 %, démence et autres déficits cognitifs 12,6 %, troubles de l'affectivité 6,5 %, troubles du contrôle de l'impulsivité 6,3 %.

Le mode de traitement ambulatoire pratiqué à Geel est unique au monde; il est considéré à l'étranger comme un véritable monument qui fait partie du patrimoine de l'humanité. Durant la période 1997-1999, des spécialistes de pas moins de vingt-quatre pays - psychiatres, psychologues et chercheurs de différentes disciplines - sont venus étudier la formule sur place; l'Amérique du Nord et le Japon, mais aussi la Chine, ont manifesté un intérêt tout particulier.

Ce régime «désinstitutionnalisé» existe à Geel depuis sept cents ans au moins. Au XIII<sup>e</sup> siècle, déjà, des handicapés mentaux et des personnes souffrant d'affections neurologiques allaient, parmi d'autres malades, en pèlerinage pour demander à sainte Dimona de les guérir. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Geel est devenue une institution sous supervision de l'État, une «colonie»; la médecine et, plus tard, la psychiatrie ont été appelées à y jouer un rôle important. Entre 1850 et 1950, Geel a connu une expansion nationale et internationale. Peu avant la seconde guerre mondiale, on dénombrait plus de 3 700 «pensionnaires» - les hommes étant désignés en néerlandais par le terme *kostgasten*, et les femmes par celui de *kostmensen* - en traitement chez des habitants de la localité que l'on a appelés *kostgevers*; ils y effectuaient divers petits travaux d'agriculture ou de jardinage ou aidaient aux tâches ménagères.

A mesure que la ville de Geel s'est modernisée et industrialisée, la formule de soins chez l'habitant s'est également modifiée. Les tâches agricoles ont presque entièrement disparu, et près de la moitié des pensionnaires masculins travaillent désormais durant la journée dans des